



Le noble animal soutenait le poids de son maître. (Page 247.)

vingt-dix-neuf porcs d'une espèce particulière, qu'élevait avec amour, et surtout avec amour-propre, un charcutier choisi par dom Modeste lui-même.

De ce choix honorable, le charcutier était redevable aux exquis saucisses, aux oreilles farcies et aux boudins à la ciboulette qu'il fournissait autrefois à l'hôtellerie de la *Corne d'abondance*.

Dom Modeste, reconnaissant des bons repas qu'il avait faits autrefois chez maître Bonhomme, acquittait ainsi les dettes de frère Gorenflot.

Il est inutile de parler des offices et de la cave.

— La suite au prochain numéro. —

LES
CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

(Suite.)

C'est un labyrinthe inextricable, il m'est impossible d'en trouver le fil.

Mes doigts ! comme ils sont blancs et effilés ! et mes ongles ! longs et bleus comme les griffes d'un oiseau ! Ma barbe est longue ! je la sens à mon menton ! Comment se fait-il que j'aie une barbe ? Je n'en ai jamais portée ; je veux la couper.....

Ces chevaliers ! comme ils se battent ! œuvre sanglante ! Celui-là, le plus petit, veut désarçonner l'autre. Oh ! quel élan prend son cheval, et comme il est ferme en selle. Le cheval et le cavalier semblent ne faire qu'un seul être. Leurs âmes sont unies par un mys-

térieux lien. Le même sentiment les anime. En chargeant ainsi ils ne peuvent manquer de vaincre.

Oh ! les belles dames ! Comme celle qui porte le faucon perché sur son poing est brillante ! comme elle est fière ! comme elle est charmante !...

Fatigué, je m'endormis de nouveau.

Mes yeux parcourent encore les scènes peintes sur les rideaux ; les chevaliers et les dames, les chiens de chasse, les faucons et les chevaux. Mes idées se sont éclaircies, et j'entends de la musique. Je reste silencieux et j'écoute.

Ce sont des voix de femmes ; c'est un chant doux et délicatement modulé. L'une joue d'un instrument à cordes. Je reconnais les sons de la harpe espagnole, mais la musique est française ; c'est une chanson normande ; les paroles appartiennent à la langue de cette contrée romantique. Cela me cause une vive surprise, car la mémoire des derniers événements m'est revenue, et je sais bien que je suis loin de la France.

La lumière éclairait mon lit, et, en détournant la tête, je m'aperçus que les rideaux étaient ouverts.

J'étais couché dans une grande chambre, irrégulièrement, mais élégamment meublée. Des figures humaines étaient devant moi, les unes debout, les autres assises, quelques-unes couchées sur le plancher ; d'autres occupaient des chaises ou des ottomanes ; toutes paraissaient absorbées dans quelque occupation. Il me semblait voir un assez grand nombre de personnes, six ou huit pour le moins. Mais c'était une illusion ; je m'aperçus bientôt que ma rétine malade, doublait les objets, et que chaque chose m'apparaissait sous forme d'un couple dont une image était la reproduction de l'autre. Je m'efforçai de raffermir mon regard ; ma vue devint plus distincte et plus exacte.

Alors je vis qu'il n'y avait que trois per-

sonnes dans la chambre, un homme et deux femmes.

Je gardais le silence, ne sachant trop si cette scène ne constituait pas une nouvelle phase de mon rêve. Mes regards passaient d'une personne à l'autre sans s'arrêter sur aucune d'elles.

La plus rapprochée de moi était une femme d'un âge mûr, assise sur une ottomane très-basse. La harpe dont j'avais entendu les sons était devant elle, et elle continuait à en jouer. Elle devait avoir été, à ce qu'il me parut, d'une rare beauté dans sa jeunesse ; et elle était encore belle sous beaucoup de rapports. Elle avait conservé des traits pleins de noblesse, mais sa figure portait l'empreinte de souffrances morales plus qu'ordinaires. Les soucis plus que le temps avaient ridé le satin de ses joues.

C'était une Française ; un ethnologiste pouvait l'affirmer à première vue. Les lignes caractéristiques de sa race privilégiée étaient facilement reconnaissables.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'il avait été un temps où les sourires de cette figure avaient dû faire battre plus d'un cœur. Le sourire avait disparu maintenant, et avait fait place à l'expression d'une tristesse profonde et sympathique. Cette mélancolie se faisait sentir aussi dans sa voix, dans son chant, dans chacune des notes qui s'échappaient des vibrations de l'instrument.

Mes regards se portèrent plus loin. Un homme qui avait passé l'âge moyen était assis devant une table, à peu près au milieu de la chambre. Sa figure étoit tournée de mon côté, et sa nationalité n'était pas plus difficile à reconnaître que celle de la dame. Les joues vermeilles, le front large, le menton proéminent, la petite casquette verte à forme haute et conique, les lunettes bleues étaient autant de signes caractéristiques. C'était un Allemand. L'expression de sa physionomie n'était pas très-intelligente ; mais il avait une de ces figures que l'on retrouve chez bien des